

S'il n'y avait pas eu le couffin...

par

Beya ENNOURI

(Traduction par M. BORRMANS)

Le « vieux » avait retroussé ses manches et fait apporter l'aiguillère. Il dit :

— Debout, fille ! Remplis-moi un baquet (1) d'eau pour que je fasse mes ablutions.

La personne qui se dirigea alors vers la citerne était une jeune fille de vingt ans, de taille élancée et de belle stature. C'est de bon cœur qu'elle obéissait et obtempérait aux requêtes paternelles.

Oncle Mohamed acheva ses ablutions et sa prière : la jeune fille était toujours des plus attentives à répondre aux ordres qu'il ne cessait de lui adresser :

— Apporte-moi mes babouches (2), ma jebba, et viens rouler avec moi mon turban. Allons, active-toi, car la journée avance...

La jeune fille exécuta ses ordres. Elle lui passa l'extrémité de son turban et prit, entre ses doigts, l'autre extrémité. Alors elle se mit à rouler... rouler, jusqu'au moment où elle jugea que c'était assez. Elle lui dit alors, tout en le regardant :

— Père, tourné-toi, car voici que j'en ai terminé de rouler.

Le père se coiffa alors de sa chéchia : celle-ci couvrit la partie chauve de sa tête, réduite, certes, mais brillante, blanche et rose. Puis il prit l'extrémité du turban et se mit à l'enrouler autour de la chéchia, pendant que sa fille se rapprochait de lui au fur et à mesure qu'il ajoutait un tour autour de sa chéchia.

Il mit la dernière main à sa tenue et s'apprêta à sortir. Cependant la voix de la « vieille », de l'intérieur de la *maq-sûra* (3), l'arrêta net :

— Quoi ? Tu sors ! Et tu n'as rien décidé pour le déjeuner ? C'est toujours la même vie. Faut-il que je réfléchisse aussi à ce que l'on veut manger, moi ? Ecoute, mon homme, j'en ai assez et suis lassée d'avoir à calculer...

Il se mit en colère et la réprimanda avec vigueur :

— Qu'est-ce que tu as ? De bon matin, tu t'excites et tu t'agites ! Invoque le Prophète. Cela suffit, ma femme ! Allons, à s'exciter de bon matin, on fait fuir la Bénédiction...

Elle en fut tout effrayée et l'interrompit alors, sur un ton d'aménité et d'innocence :

— Dieu lui accorde bénédictions et grâces ! Voyons, qu'est-ce que j'ai bien pu dire, moi, pour que tu prennes feu et flamme...

Le « vieux » se rasséréna et poursuivit :

— Tu n'aurais pas un peu de couscous, toi ? Fais-nous quelques bouchées de couscous, de tes mains habiles : il s'y trouvera cent mille Bénédictions. A midi, tu verras venir l'ouvrier (4). Par lui, tu me feras parvenir le déjeuner ainsi que les chéchias qui sont prêtes...

Puis il partit, satisfait, vers sa boutique, sise au souk des chéchias, là où il passe tout le jour.

La mère et la fille s'adonnèrent, chacune de son côté, à leurs occupations (5). Elles passèrent la matinée à ranger et laver, et à cuisiner aussi le repas du midi dont on était convenu.

Midi arriva et voici qu'un coup fut frappé à la porte, dont l'écho retentit dans toute la maisonnée. La « vieille » appela sa fille qui s'affairait à préparer la table :

— Zannoukha... Zannoukha...

— Oui, mère !...

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es devenue sourde ? Va donc voir qui est venu...

Elle sortit de la pièce, mettant de la coquetterie dans sa démarche; elle prenait plaisir au claquement de ses socques de bois et en augmentait l'effet. Quand elle pénétra dans le vestibule, elle frappa des mains pour s'enquérir du visiteur. Une voix d'homme lui répondit, claire et agréable :

— Mon patron te fait dire de me donner le déjeuner.

— Bon ! Attends un peu.

Elle en informa sa mère qui lui donna le couffin contenant le déjeuner, couffin qu'elle avait préparé depuis peu. Elle lui ordonna d'aller dans la salle aux hôtes pour y prendre le paquet de chéchias. Puis elle l'admonesta :

— Voici donc ! Prends bien garde à ne pas laisser voir ton visage. Tends-lui le couffin de derrière le battant de la porte. Si ce n'était pas que je suis trop occupée et que j'ai les mains sales, c'est moi qui serais allée à lui.

— C'est ça, ma mère ! Qu'est-ce que tu as à agir ainsi ? Allons donc, suis-je habituée à montrer mon visage aux hom-

mes ? Pour moi, je suis sans cesse enfermée, et seuls les murs de la maison savent comment Dieu m'a faite !

— Allons, bon ! C'est assez manquer de pudeur. Va donc, l'homme doit attendre. Voici. Je n'ai rien à ajouter à mes conseils. Dieu donne longue vie à ma fille !

Cette dernière se tut, tout d'abord, puis leva les sourcils et marmonna :

— Elle est sans cesse à donner des conseils, vraiment, qu'est-ce qui pourrait bien venir à me manquer, si quelqu'un arrivait à voir mon visage ?

Le jeune homme, lui, demeurait debout devant la porte à la peinture jaune, à considérer les gros clous noirs et les deux anneaux métalliques qui s'y trouvaient accrochés.

Il resta à attendre, devant cette si jolie porte derrière laquelle se cachait ce qui s'y pouvait bien cacher !...

Le battant de la porte s'entrouvrit et le couffin apparut... Avec lui apparut un poignet gracile et délicat : celui-ci le subjuguait. Il aurait désiré pouvoir jouer avec lui, mais ses principes, sa dignité et sa pudeur l'en empêchèrent : il se contenta de le considérer malgré la rapidité qu'il mit à se retirer. Elle voulut rentrer à l'intérieur, mais l'instinct de « savoir » la poussa à sortir la tête pour le voir, lui... Elle jeta un regard, dehors... C'est un peu comme si la lune était apparue en sa plénitude ! Soudain, les yeux de la jeune fille rencontrèrent les siens : la pudeur lui empourpra le visage et elle en fut toute ébranlée; elle n'osa plus le regarder une seconde fois. Alors elle referma la porte violemment et rentra...

Le jeune homme était bien embarrassé. Il s'interrogea :

— Qu'est-ce qu'elle a à me fermer la porte à la figure, de toutes ses forces. Quoi ? Je ne lui ai pas plu ?... Ou bien a-t-elle honte ?...

Zannoukha, pour sa part, vivait d'étranges instants. Elle saisissait, pour la première fois, que son cœur s'était mis à battre d'un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé jusque là... un sentiment qui s'y trouvait comme caché. Le regard l'avait surprise... Ce regard qui avait transpercé son cœur vide... Elle s'assit alors, toute pensive... toute pensive...

La fois suivante, il frappa à la porte et elle se hâta de l'ouvrir. Elle sortit, poussée par l'espoir de le dévisager, mais voici qu'il avait déposé les ustensiles à même le seuil et s'en

BEYA ENNOURI

était déjà allé... Elle prit le tout et rentra, les forces lui manquant soudain, car son espoir avait été déçu.

Quelle incompréhension ! Si elle en avait eu la possibilité, elle se serait enhardie à lui déclarer ce qu'elle ressentait et éprouvait en elle-même à son endroit...

Elle s'abandonna à ce sentiment caché et à l'étrange délice qu'elle y trouva. Elle sentit que la passion jouait avec son cœur, même si elle en était à ne point savoir donner aucun sens à cette passion. Pour la première fois, elle ressentait le poids de cette ombrageuse claustration... Ne vivait-elle pas, dérobée aux regards, entre quatre murs... Elle ne trouvait personne à qui dire sa peine, personne qui puisse comprendre son attitude...

Le père revint du souk. Elle s'occupa de le servir. Il fit ses ablutions, puis sa prière. Le repas du soir achevé, il se mit à veiller dans la salle aux hôtes, en compagnie de sa fille et de la « vieille. » Tous se plongèrent dans leurs occupations.

La « vieille » s'était retirée dans un coin de la pièce : elle avait déposé devant elle un tas de chéchias et s'était mise à coudre le *kubitch* (6) à la partie supérieure externe de chacune d'elle. Zannoukha avait allumé la braserie et y avait fait reposer le chaudron rempli d'eau... Elle avait attendu que celle-ci fut devenue tiède. Alors elle s'était mise à y faire tremper les chéchias l'une après l'autre, puis à les essorer et à les tendre, enfin, à son père lequel, au milieu d'un cercle de « formes », les prenait et ajustait chacune sur sa « forme. »

La veillée s'achevait quand ces opérations étaient terminées.

*
**

L'activité avait redoublé au souk des fabricants de chéchias. Les allées et venues étaient sans nombre. On n'y faisait que parler, vendre et acheter. Le plus étrange est que la plupart des fabricants de chéchias, là, étaient des hommes âgés. On n'y apercevait que jebbas, turbans et chapelets. On n'y entendait que des « Oncle al-Ḥajj, Monsieur al-Ḥajj, ô Ḥajj... (7) » Et puis il fallait ajouter certains ouvriers dont les vêtements variaient depuis le moderne jusqu'au traditionnel. D'autres revêtaient la jebba, eux aussi...

Le souk ne respirait plus qu'une atmosphère faite toute de vitalité et d'activité.

Tayyeb s'assit sur la banquette de la boutique et se plongea dans son travail : carder la laine, mettre à chaque chéchia la marque de fabrique (8), les frapper du *betir* (9); il jeta un coup d'œil sur la boutique d'en face et lança une plaisanterie à son collègue. Le garçon de café passa avec son plateau : il lui commanda une tasse. Il salua « Oncle al-Ḥajj », le patron de la boutique voisine. Il mit en ordre un certain nombre de chéchias qui étaient là, amoncelées, et les rangea dans la réserve, à l'intérieur de la boutique. Puis il bavarda avec son « patron », accueillit des clients, mesura à leur tête la chéchia qui leur convenait, leur garantit la qualité du travail. Il emballa... Ensuite, il accompagna le porteur qui avait pris un sac de chéchias, bien tassé, pour les expédier à l'usine d'El-Bathan (10). Et quand la sirène eut retenti, qui annonçait midi, il se dirigea vers la maison du « vieux », plus rapide que l'éclair... et frappa à la porte.

Elle sortit, avec, en son âme, une espèce d'ivresse et, en son cœur, toutes sortes d'espoirs. Elle lui tendit le couffin et attendit qu'il se fût un peu éloigné, puis elle sortit la tête pour le regarder.

Le regard du jeune homme fut attiré par une tache rouge qui émergeait, sur la serviette : il étendit la main et l'en fit sortir, c'était un œillet au rouge sombre, tel le rouge d'une crête de coq, mais dont le cœur était strié de veinules blanches. Elle l'avait cueilli à même le pot et l'avait posé sur la serviette qui recouvrait le couffin.

La joie illumina le visage de la jeune fille lorsqu'elle le vit en humer le parfum, en respirer les effluves et... sourire, comme s'il avait compris la signification et l'énigme qui s'y cachaient... et quelle énigme !...

Les jours se succédèrent pour Zannoukha... Dans son amour, elle souffrait mille tourments et laissait couler ses larmes aux heures de solitude. Elle trouvait du plaisir à ses souffrances et voguait sur des océans de rêves merveilleux... Elle s'était accoutumée à sa rencontre, chaque fois qu'il venait prendre le couffin. Et puis elle veillait jalousement à cacher ses sentiments et à céler ce qui agitait son âme. Elle en était venue à trouver agréables les histoires que son père rapportait, lorsqu'il parlait de l'ouvrier et énumérait les travaux qu'ils avaient accomplis ensemble dans la boutique. Il disait :

— Vraiment, vraiment, c'est un bon garçon, et qui me plaît... Visage réservé, et ne me causant nul souci, en toute chose...

L'échange de messages se prolongea entre Zannoukha et Tayyeb, grâce au couffin et à mille ruses. Une fois, c'était une cuillère liée à une autre; une autre fois, c'était un nœud au pan de la serviette... une autre fois, c'était un petit flacon de parfum... une fois, c'était une photographie, une fois une fleur... et bien d'autres choses.

Elle continuait à sortir à sa rencontre, de derrière le battant de la porte, chaque fois que sa mère le lui ordonnait. Mais cela ne l'empêchait pas de glisser un coup d'œil furtif vers lui... Lui-même ne pouvait ne pas la voir... Tout cela n'était troublé que par d'humbles chuchotements et des sourires pleins de réserve...

*
**

Il semble que la « vieille » remarqua l'attachement jaloux de la jeune fille pour le couffin et le souci qu'elle s'en faisait : elle en éprouva quelques soupçons et l'empêcha de sortir pour aller vers le jeune homme, prétendant :

— Voyons, ton père ne veut pas ! S'il venait à l'apprendre, il t'en ferait voir...

La mère s'imposa à elle-même cette tâche. La jeune fille fut aux abois et son cœur également. Elle aurait aimé trouver une amie à qui confier son secret et se plaindre de ses souffrances. Peut-être que celle-ci pourrait la soulager ou, du moins, trouver avec elle une issue à la chose.

Elle saisit l'occasion qu'elle avait de parler avec la fille de leur voisine, Arbiyya. Elle n'était guère plus âgée qu'elle. Elle frappa quelques coups au mur de la pièce aux provisions (11). La jeune voisine répondit en questionnant :

— Qui est-ce qui frappe ?

— C'est moi, Zannoukha. Dis-moi, qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— Rien. J'ai terminé mon travail, et ma mère, je l'ai laissée faire la sieste.

— De mon côté aussi ma mère est couchée... Alors, attends-moi, nous allons nous parler.

Elle approcha une chaise et se hissa jusqu'à la fenêtre. Elle ne pensa plus qu'à tout lui raconter... Elle dit ses plaintes, lui confia son secret et la pria de l'aider. L'autre lui dit alors :

— Que veux-tu que je te dise, ma petite sœur ! On ne peut avoir confiance en aucun homme.

— Oh ! Zobeïda ! Tu me fais chavirer le cœur. Vraiment, tu parles sérieusement ?

— Allons ! Demande-moi plutôt ce qui m'est arrivé : interroge l'homme d'expérience, n'interroge pas le médecin (12).

Elle insista auprès d'elle, tout en lui demandant :

— Comment, Zobeïda ? Raconte-moi; ne suis-je pas ta petite sœur ?

L'autre commença alors à lui raconter son aventure avec le fils de son oncle qui leur faisait visite et qu'elle ne rencontrait jamais, sur ordre de ses parents. Néanmoins, elle arrivait à le voir de la fenêtre, et il la voyait : elle s'entendait avec lui, des yeux et des mains, sans que personne le puisse remarquer. Elle apporta à Zannoukha certains des objets qu'il lui glissait en cachette; elle lui montra une photographie représentant un cœur environné de fleurs, une autre qui représentait l'accord de deux personnes, un foulard qui exhalait ses parfums... A cause de cela elle pensa qu'il était sincère envers elle et lui retournait l'amour qu'elle lui portait... Mais elle découvrit en fin de compte, grâce à la sœur de sa mère, Hanouna, la « vendeuse à domicile » (13), qu'il s'était laissé aller à aimer la fille d'Oncle al-Hâdi, le responsable du quartier. On disait qu'il l'avait demandée en mariage à son père, à elle, et que celui-ci lui avait donné son accord. La date de leurs noces serait sans doute fixée prochainement. Alors elle se mit à pleurer et à se lamenter... Zannoukha se mit à pleurer avec elle, l'une consolant l'autre, à tour de rôle. Zobeïda dit alors par mode de divertissement :

— Ma petite sœur, écoute bien ce que je te dis : qui te vend pour une fève, vends-le pour une cosse ! Oublie-le. Comme je te l'ai dit, tous les hommes sont des chiens et des traîtres...

Elle entendit la voix de sa mère, laissa là son amie et se retira.

Zannoukha usa de ruse pour se retrouver en face de « lui », mais sans succès, car sa mère l'en empêchait. Elle en fut désappointée et cela multiplia ses soucis... Elle ne pouvait plus supporter davantage que ce qu'elle avait supporté. Que de fois elle se glissa hors de son lit, la nuit, lorsqu'elle entendait la voix de son père parlant dans la pièce voisine. Elle posait

l'oreille sur le trou de la serrure pour saisir des bribes de la conversation. Qui sait : peut-être parlait-il de son « ouvrier. » Et son attente était déçue, chaque fois qu'elle l'entendait évoquer le travail, les affaires, le souk, la mévente, la difficulté à trouver du *kermèz* (14), la hausse du prix de la laine d'Australie, et puis la grande catastrophe qu'était l'importation de chéchias fabriquées à l'étranger, en France, ainsi que le peu d'intérêt des jeunes à se coiffer de la chéchia, alors qu'elle était le « diadème du musulman. » Elle s'excitait puis revenait, déçue, en trainant les pieds...

Depuis un bon moment, Tayyeb ne voyait plus Zannoukha. Ses soupçons commencèrent. Il se demanda ce qui lui était advenu et pourquoi la « vieille » en était venue à prendre sa place et à se charger de la mission de venir lui ouvrir et de lui donner le couffin, ce couffin qui avait perdu, à cause d'elle, sa raison d'être pour eux : un moyen de se comprendre ! Il se lassa de la main de la « vieille », ridée et tremblotante, qui avait pris l'habitude de venir à lui chaque jour. Ainsi, on l'avait privé de voir cette main veloutée, ce poignet de cristal, blanc et rose, et ces doigts délicats qui lui étaient désirables et lui avaient ravi le plaisir de dormir... Il avait patienté longtemps... Il avait patienté plus qu'il ne pouvait : au bout du compte, il eut recours à quelqu'un qui informerait « sa » jeune fille de son désir et de son angoisse, et qui lui rapporterait ce qu'il en était vraiment d'elle et quels étaient les secrets celés derrière cette porte à la peinture jaune...

*]

**]

La canicule était des plus chaudes lorsque la « vieille » et sa fille se réfugièrent auprès du léger et frais courant d'air du vestibule; elles avaient apporté une peau de mouton et s'y étaient assises. La jeune fille s'appliquait à sa dentelle, la pensée toute occupée par le jeune homme de ses rêves qu'elle désirait si ardemment revoir. La mère, elle, avait commencé à plier quelques effets et s'était mise à penser à sa fille. Plus les jours passaient et plus elle craignait, pour celle-ci, qu'elle soit « laissée pour compte. » Elle la voyait dépasser l'âge du mariage et prétendait qu'elle était déjà bien âgée. Elle évoquait son propre passé et constatait que lorsqu'elle avait épousé Cheïkh Mohamad, elle ne dépassait pas les quinze ans.

Alors que toutes deux étaient à réfléchir longuement, elles eurent l'attention attirée par la voix d'une femme dont l'écho résonnait dans la ruelle tranquille.

— Qui veut tirer la « bonne aventure ?... » Qui veut tirer la « bonne aventure ?... »

Le « vieux » n'était point là, aussi la « vieille » saisit-elle l'occasion et appela-t-elle la femme à voix basse, par crainte des voisins : elle la fit entrer.

— Entre, ma sœur.

La femme entra et s'accroupit dans le vestibule. Elle sortit ensuite de son couffin les objets qui le remplissaient : une louche et une cuillère, usées et rongées par le temps, quelques morceaux de plomb, un vieux chiffon...

On lui amena le brasero dont les étincelles volaient de toutes parts et dont la flamme montait, rouge, étincelante. La « vieille » déposa devant la femme un mortier à pilon après avoir glissé sous celui-ci une pièce de monnaie.

La « vieille » et sa fille étaient des plus attentives : elles s'étaient assises auprès de la « diseuse de bonne aventure » et épiaient ses gestes.

Celle-ci prit un morceau de plomb, marmonna sur lui quelques paroles puis le remit à la fille en disant :

— Prends et formule une intention.

Elle le reprit, le déposa dans la louche que les braises enserraient et demeura à attendre. Elle demanda un peu d'eau et la mit dans le mortier, puis elle versa dans celui-ci la louche pleine de plomb liquéfié. Sur le champ, celui-ci redevint minéral comme il était auparavant... Il crépita, et un petit morceau en jaillit avec force jusqu'au plafond. Elle s'écria alors, dans sa victoire :

— Qu'est-ce que c'est ? C'est « l'œil » du démon : le voilà parti. Cela veut dire qu'il y a, ici, dans la maison, sur vous, quelque sort.

Elle considéra le plomb demeuré dans le mortier, le prit entre ses doigts, puis se mit à interpréter les lignes, creuses et boursoufflées qui s'y pouvaient trouver (16). Elle invoqua le nom de Dieu et interrogea alors la jeune fille, tout en gardant le métal entre les doigts.

— Comment t'appelles-tu ?

— Zannoukha.

— Comment s'appelle ta mère ?

— Fattouma.

— Zannoukha, fille de Fattouma, ton bonheur est là, devant, et ton heure va s'approchant.

Ecoute, Zannoukha, le dicton : ce qu'on a dans la tête, il faut le faire !

BEYA ENNOURI

Puis elle montra, du doigt, un assemblage, dans la masse de plomb, qui n'était pas très droit. Elle dit :

— C'est, ici, un bien grand embarras !

Elle en trouva un autre, droit cette fois, et commenta :

— Et voici un homme qui, dans le chemin, va. Haut de taille et coiffé d'une chéchia !

Elle déplaça le doigt vers quelques points qui ressemblaient à des graines et dit :

— Voici les enfants qui viendront : une fille et trois garçons.

Elle avisa un trou, dans la masse de plomb et s'adressa à la fille :

— Et voici la « marmite » à bonheur, et les œillets lui faisant cercle.

Toi, tu n'es qu'impatience !

Et lui, est tout espérance !

Elle commença à commenter, à expliquer, à réciter des vers tout en maniant l'énigme.

La fille en comprenait la signification; la femme était venue de la part du jeune homme; celle-ci n'avait-elle pas su faire judicieusement allusion à son embarras, aux questions qu'il se posait depuis qu'elle lui demeurait cachée, et au désir qu'il avait d'elle. A l'insu de sa mère, elle glissa à la femme une feuille où se trouvait l'image d'un œillet et qu'elle avait conservée par devers elle depuis un bon moment.

La diseuse de bonne aventure acheva ses fonctions, se leva après avoir ramassé ce qui se cachait sous le mortier et demanda à la « vieille » :

— Vide donc cette eau qui se trouve dans le mortier sur le seuil de la porte. Le mauvais sort sera conjuré.

Puis, elle sortit et reprit son refrain :

— Qui veut tirer la « bonne aventure ?... »

La « vieille » retrouva ses esprits et son calme, lorsqu'elle eut entendu les déclarations de celle qui « lisait » l'avenir. Elle se retourna vers sa fille qui, elle n'avait, plus de pensées que pour le jeune homme. La voix de sa mère la ramena à la réalité.

— Par Dieu, c'est une femme merveilleuse. J'ai été toute surprise du sort qu'on nous a jeté. Oui, le plomb a éclaté et a sauté jusqu'au plafond. Qui nous l'a jeté, ce sort ? Cela con-

tinue à me trotter dans la tête. Mais je crois savoir qui veut ainsi nous contrarier : elle a un « œil » à faire baraquier les chameaux (17).

Sa fille l'interrompit pour lui demander des explications :

— Qui est-ce, mère ?

— Voyons, n'est-ce pas Arbiyya, notre voisine ! Elle en est toujours à s'occuper de nous... au point de nous dévorer de ses yeux. Ecoute, Zannoukha. Tu étais jeune. Tu n'avais pas encore commencé à marcher et voici qu'elle est entrée. Alors, je ne pourrais le décrire, elle a blêmi, s'est mise en colère et a crié d'un seul coup, me disant. « Ta fille n'est-elle pas plus jeune que la mienne, Zobeïda ? Oui, lui ai-je dit. Vraiment, elle a pâli, alors. Mais comment serais-tu plus jeune que sa fille, alors que tu as marché avant elle ? Elle est alors sortie : entretemps tu avais changé de caractère. Et à partir de cet instant, tu es restée malade à peu près une semaine : tu ne te plaignais que de tes jambes. Voyons, n'est-ce pas évident ?

La jeune fille se tut et se leva pour aller rejoindre sa chambre. Elle démêla ses cheveux avec un peigne et les laissa retomber sur son dos en deux belles nattes. Elle se contempla dans le miroir, sourit à celui-ci et le baisa plus d'une fois... puis elle s'assit, rêveuse... Chaque fois qu'elle évoquait l'image de l'ouvrier, la passion brillait en ses yeux...

Le lendemain, lorsque la « vieille » fut sortie au devant de l'ouvrier, comme à l'accoutumée, et lui eut tendu le couffin, sa fille la rejoignit à la porte et regarda dehors...

Ah ! Plût au ciel qu'elle n'eût point regardé... Elle avait réussi à voir... mais à voir quoi ? Elle avait vu le jeune homme frapper à la porte de leur voisine, Arbiyya. Elle n'en crut pas ses yeux, tout d'abord, et y regarda de plus près... Soudain un feu s'enflamma et embrasa tout son intérieur : il la prit toute entière à la faire suer de jalousie. Elle pensa alors que son amie, celle qu'elle avait élue comme confidente de ses secrets l'avait trahie et lui avait ravi le cœur de celui qu'elle aimait...

Elle ne frappa plus au mur ni ne lui parla. Elle n'éprouva plus que haine à son endroit et elle en vint à la détester à l'extrême. La jalousie consuma ses nerfs. Elle aurait souhaité l'avoir devant elle, à sa merci, lui briser le visage et apaiser sa vengeance.

* *]

Zannoukha pénétra dans le hammâm. Elle y fut accueillie par un brouhaha qui réunissait et les voix des femmes et les cris des enfants.

« Au hammâm, on ne remplit qu'une louche, et, avec l'oreille, on n'y peut rien entendre » (18).

Elle aperçut une femme qui se querellait avec une autre sur le banc d'en face, parce que son gamin avait dérobé à l'autre son peigne. Elle aperçut une autre femme qui sortait de l'intérieur du hammâm, encore toute dégouttante d'eau, et se dirigeait vers le banc pour y prendre son « *bachkir* » (19) : elle mouilla le baluchon de la vieille qui s'y trouvait assise et une dispute éclata. Zannoukha se déshabilla et entra. Tout en se dirigeant vers la « chambre chaude, » (20) elle fut témoin de nombreuses scènes et de bien des choses. Une femme, plutôt grasse, s'était accroupie sur le passage au point d'obstruer celui-ci : une personne la heurta, qui portait un seau d'eau chaude, elle l'ébouillanta; l'autre, alors de pousser un cri qui retentit dans tout le hammâm. Une autre femme s'était mise à nettoyer son henné : l'eau coulait, toute rouge, déteignant sur les pieds de celles qui passaient comme sur ceux des personnes qui attendaient là...

Elle passa près d'une noiraude qui avait enduit sa tête de savon : celui-ci lui coulait sur les joues, blanc comme neige, et lui rougissait les yeux au point de la faire trembler. Puis, elle heurta une femme qu'on eut prise pour une *jinniyya* (21) : maigre, brune, de haute taille, avec une poitrine telle une cage à poule et des mains et des pieds des plus flasques. Elle avait laissé tomber, derrière elle, sa chevelure, à l'instar des tresses d'Umm Warda (22). Elle glissa sur une pelure d'orange. Dans sa chute, elle s'évanouit. Les femmes alors firent cercle autour d'elle et déversèrent sur elle tout un seau d'eau bien froide.

Elle entra dans la « chambre chaude »... regarda autour d'elle et vit soudain Zobeïda, la fille de sa voisine, Arbiyya, se baignant au milieu du « bassin » (23). Elle s'en approcha et lui dit, sarcastique :

— Tiens, tiens Madame ! Tu n'as pas démérité. C'est ainsi que tu fais avec celle qui te confie son secret : cela ne vaut rien !

Zobeïda ne comprit pas ce qu'elle voulait dire et lui demanda donc, toute interdite :

— Qu'est-ce que tu as, voyons. Tu es devenue folle. Qu'est-ce que tu as entendu ? S'il y a quelque chose, dis-le moi...

Elle lui répondit, toute irritée :

— Qu'est-ce que j'ai entendu ? Allons donc, Madame ! Moi, je n'ai rien entendu, mais j'ai vu. Oui, j'ai vu de mes yeux... — Ce disant, elle lui montrait son œil avec le doigt. — Quoi ! Je ne rêvais pas, moi, quand je l'ai vu frapper à votre porte.

Elle lui demanda des éclaircissements. Alors, Zannoukha lui cria au visage :

— Continue à me narguer, continue...

La malheureuse ne comprenait toujours rien et l'assura de son innocence. L'autre, alors, de l'interrompre :

— Tiens, tiens, ton cœur serait-il devenu de glace, après que tu l'aies détourné de moi. N'est-ce pas toi qui me trahis et me trompes ? Et moi, imbécile que je suis, qui t'ai confié mon secret.

Alors, elle lui cracha au visage :

— Pouah ! Fi de toi-même et de ton visage !

Zobeïda se fâcha devant le comportement de sa voisine et amie, car celle-ci l'avait injustement blessée, l'avait injuriée, l'avait accusée de trahison. Aussi l'éloigna-t-elle, de devant elle, pour se défendre... Mais Zannoukha, elle, s'empressa de la saisir par les cheveux; l'autre cria et la bagarre commença...

Elles se frappaient à coups de baquets à eau et c'est à qui arracherait les cheveux de l'autre : personne ne comprenait rien aux motifs de leur altercation...

Zannoukha entra dans une cabine particulière (24) se lava rapidement puis sortit. Elle fut encore témoin d'une bagarre entre la propriétaire du hammâm et une femme qui avait réuni, devant elle, une bande de petits enfants et qui voulait la tromper quant au salaire. La première lui arracha son baluchon, promettant de ne le lui rendre que lorsqu'elle lui verserait le restant de la somme à payer. L'autre prétendit avoir tout acquitté, prenant, pour cela, une femme à témoin : la dispute, alors, gagna en vigueur. D'autres personnes intervinrent... Le tumulte allait grandissant.

Zannoukha acheva sa toilette, s'enveloppa de son voile et s'en alla.

**

Le tumulte remplissait l'espace. Et son écho lui faisait réponse, aux quatre coins de la pièce. Les voix s'entremêlaient de tout ce que les femmes peuvent bien dire dans leurs réunions communes. La confusion et le brouhaha étaient extrêmes. Des yeux s'écarquillaient, d'autres clignaient, des sourcils se levaient, d'autres s'abaissaient. Chaque femme se penchait sur sa voisine pour lui murmurer quelque chose à l'oreille : elles blâmaient, remerciaient, censuraient, critiquaient, admonestaient, félicitaient. Les visages variaient selon l'aspect et la forme, tous bien enduits de poudre de beauté. La maison et tout ce quelle renfermait en cet instant étaient à l'allégresse, sauf... sauf Zannoukha qui, elle, ne riait pas. Elle n'osait même pas regarder l'assistance; elle pensait... pensait, assise sur son fauteuil décoré... elle pensait, alors que c'était le jour de ses noces. Qui serait donc le nouvel époux ?

Serait-ce lui ? Celui-là que son cœur aimait éperdument ?

Mais il n'était jamais plus venu prendre le couffin depuis un bon moment, depuis que ses fiançailles avaient été décidées. Son père lui-même ne lui avait rien dit du nom de son futur époux : il décidait ce qu'il voulait et comme il voulait. Il fallait qu'il soit obéi : personne ne se mêlait de ses affaires ni de ses agissements.

Elle s'interrogea. Le nouvel époux serait-il un autre que celui vers qui l'inclinait son cœur. Elle serait alors contrainte à vivre avec lui, de mauvais gré et contre son goût. Aurait-elle la force de le refuser, alors que tout était fait maintenant ?

Les instants passaient, avec une lenteur... ! Zannoukha se perdait en imagination et demeurait plongée dans ses pensées, alors qu'elle attendait, sur des charbons on ne peut plus ardents.

Soudain, le nouvel époux arriva... La confusion redoubla, le tumulte augmenta, les youyou-s se succédèrent les uns aux autres, cristallins et résonnant partout dans la demeure (25). La fumée des encensoirs monta en volutes : le parfum de l'encens emplît toute la maison... L'émoi avait saisi Zannoukha : elle était dans le plus cruel embarras... Les battements de son cœur se firent plus saccadés et elle ne put tenir cachés ses soupirs qui la suffoquaient, lorsqu'elle le vit.

Surprise ! Bonheur !... Pour la première fois depuis longtemps son regard rencontrait le sien. La passion se lisait dans leurs yeux... et la pudeur emplissait leurs visages. Ce fut

l'heureuse surprise, la grande joie. Tayyeb sourit à Zannoukha. La beauté de celle-ci suscitait, à l'instant, son désir... Il ne l'avait jamais vue dans une telle splendeur.

Et le nouvel époux ne put retenir une larme, qui lui tomba sur la joue, lorsqu'il vit Zannoukha essuyer ses yeux, de son mouchoir et l'interroger alors.

— Tu ne t'apprêtais pas, toi, à prendre la fille de Arbiyya, notre voisine ?

— Jamais de la vie !

— Pourquoi donc frappais-tu à leur porte, ce jour-là ?

— Mon patron m'avait envoyé à son père, pour une affaire.

Elle en fut convaincue et se repentit alors de toute la scène qu'elle avait faite au hammâm.

Peu après, l'assistance put être témoin de la joie et du bonheur qui inondaient le visage de chacun des deux jeunes époux, visages qui n'étaient plus que sourire.

Les invitées, alors, redirent leur félicitations, l'une après l'autre :

— S'il plaît à Dieu, tout se fera avec sa Bénédiction !

NOTES

(1) *Belyûn*, pl. *blâyen* (de l'italien : *bugliolo*, baquet, cuvette) : seau en bois et à anse, utilisé pour les puits et les citernes. On le trouve, sans anse, utilisé au bain maure.

(2) *Kontra* (pl. *knâter*), forme spéciale de babouche, où l'on distingue un pied droit et un pied gauche (de l'italien : *contra*, contraire). Pour les variétés de babouches, leur fabrication et leurs modes de vente, cf. J. QUÉMÉNEUR, *Contribution à l'Étude des Corporations tunisiennes. Les Belghajia de Tunis*, in *IBLA*, 5^e année, 1942, pp. 26-51.

(3) L'une des petites pièces de la maison tunisoise traditionnelle, flanquant la chambre principale. Dans ce type de maison, dit G. Marçais, « la cour rectangulaire n'est bordée le plus souvent que de deux galeries sur les deux petits côtés. Les chambres principales affectent le plan en T groupant la salle large (*bayt*), le renforcement (*qbû*) et les deux petites pièces qui le flanquent », (*Enc. de l'Islam*, 2^e éd., tome 2, art. *Dâr*, pp. 116-118).

(4) *Al-qalfa* (pl. *qalfât*), l'ouvrier. Le patron (*m^oallem* ou *arf*) est en même temps le propriétaire de la boutique et le « formateur » des apprentis et des ouvriers. Pour tout ce qui concerne la hiérarchie corporative, cf. J. QUÉMÉNEUR, *art. cit.*, pp. 29-33.

(5) A propos des travaux domestiques de la jeune Tunisoise, on relira la « scène » décrite par Bachir EL FORTI, « *Fathma la tunisoise* », in *IBLA*, juillet 1938, pp. 30-34.

(6) Le « *kubitš* » est ce gland que l'on ajoute au milieu de la partie supérieure et extérieure de la chéchia, en vue d'y fixer le « flot échelonné » de fils noirs appelé « *kubbita* ».

(7) Appellations qui prouvent, à souhait, que l'on se trouve en un milieu d'hommes de tradition, attentifs à accomplir leurs préceptes religieux.

(8) Litt. : « Imprimer les chéchias », y mettre les « marques » (*nišân*, pl. *nvâšen*). Chaque fabricant dispose d'un signe particulier qu'il inscrit à l'intérieur de ses chéchias : avec un fil de couleur noire, il y fait broder un M, un W, un X, ou autre signe géométrique. En effet, les chéchias des divers fabricants seront ensuite mélangées lors de leur envoi à la teinturerie : par la suite, chacun y pourra reconnaître les siennes.

(9) Cette opération vise à ôter des chéchias la poussière qui s'y serait déposée. Pour cela, on les frappe à l'aide d'un court bâton de 40 cms de longueur, le « *betîr* ». La chéchia, pliée en deux sur elle-même et tenue de la main gauche, est frappée, par l'artisan, de la main droite.

(10) Atelier situé près du barrage de même nom, sur la Medjerda, entre Djédeïda et Tébourba : les chéchias tricotées y sont amenées pour y être « foulées » et « feutrées ». Pour tout ce qui concerne la fabrication des chéchias et la corporation qui s'y consacre, cf. V. FLEURY, *L'industrie tunisienne des chéchias*, dans *Revue du Com. et de l'Ind.*, avril 1895 (extraits, 8 p.). — A. ATGER, *Les corporations tunisiennes*, Paris, 1909, pp. 34-86 et *Quelques aspects des arts populaires tunisiens* (commentaire d'une Exposition consacrée en partie à la chéchia), juillet-nov. 1965, pp. 9-13.

(11) Le « *bit al-mûna* » ressemble autant à un grenier qu'à une cave; c'est la « réserve » de la maison où les amphores à huile et à semoule sont rangées à côté des ustensiles de ménage.

(12) Proverbe bien connu : la connaissance expérimentale est une référence plus sûre que la science médicale elle-même.

(13) La « *dallâla* », c'est ici une femme qui vend divers objets à domicile ou au lieu de rencontre idéal du milieu féminin, le *hammâm*. L'emploi réclame un âge respectable et beaucoup d'entregent. Aussi la « *dallâla* » est-elle une bonne entremetteuse, grâce aux informations qu'elle a de tout.

(14) Substance tinctoriale qui donne, aux chéchias, leur couleur rouge écarlate. Elle est extraite d'insectes qui vivent, dans les régions méditerranéennes, sur le chêne appelé *kermez*.

(15) *Tođrob l-ahşif* : battre le « léger », euphémisme, pour « le plomb » désigne une des méthodes de prédiction de l'avenir. Le moyen divinatoire utilisé ici n'est ni la lecture des lignes de la main, ni l'interprétation de cartes à jouer. La « *daggâza* », cette fois, a recours à un morceau de plomb.

(16) La « *daggâza* » a donc pris le morceau de plomb, l'a fait fondre dans la louche en fer, sur le brasero, puis a agité le plomb fondu avec un couteau (et rien d'autre), tout en disant : « Par l'honneur de Dieu (*bi-jâh Allah*), dis-nous le secret des cœurs et informe-nous du mystère (*habbar-na bi-mâ fi l-qlûb u-^oallamnâ bə-l-ğuyûb*) ». Ensuite, le plomb fondu a coulé dans l'eau, est redevenu masse compacte : il s'agit alors d'en interpréter la configuration (formes rondes, rectangulaires, carrées, courbes, pointues, rugueuses, lisses,...) pour déterminer l'avenir qui attend la consultante : bonheur, malheur... Au terme seulement, le maléfic sera exorcisé et la consultante sera pacifiée.

(17) Elle a eu un regard tellement puissant que le chameau, pourtant tenace et endurant, lui obéit, séance tenante, et s'agenouille... Et donc elle est capable de jeter le mauvais sort à qui elle veut, « l'œil » impliquant toujours ici la convoitise et la jalousie.

(18) Proverbe à bien comprendre et qui dit assez les conséquences de l'affluence de la clientèle au bain maure. On s'y presse tellement que l'eau chaude ne peut plus suffire à tous : on ne la puise plus à plein seau, mais seulement à la louche. De même, le bavardage et le vacarme sont tels que toute parole prononcée est inintelligible. Le *hammâm* est vraiment un lieu privilégié de rassemblement, surtout pour le monde féminin. On se référera à l'étude de M. БОУДИВА, *Le hammâm. Contribution à une psychanalyse de l'Islam*, in *Revue Tunisienne de Sciences Sociales*, sept. 1964, N^o 1, pp. 7-14.

(19) Serviette de toilette, en coton, de grande taille pour les hommes et de très grande taille pour les femmes (1,8 m sur 1,3 m ou 2,5 m sur 1,5 m). Elle est remplacée parfois par un peignoir en tissu éponge, plus moderne.

(20) En ce qui concerne le bain maure, on recourra à l'article *hammâm* (à paraître), in *Enc. de l'Islam*, 2^e éd., tome 3, (architecture : J. SOURDEL-THOMINE, ethnographie et sociologie : A. LOUIS). Le « *bit es-şhûn* » est la pièce essentielle du *hammâm*; la chaudière (*burma*) se trouve juste à côté. On y trouve deux bassins : le premier, inscrit dans toute la largeur de la « pièce chaude », peut avoir 3 mètres de longueur, 1,6 mètre de largeur et 1 mètre de profondeur. Les clients y puisent l'eau chaude avec des seaux pour se nettoyer ensuite. Le deuxième bassin, plus petit, est rempli d'une eau très chaude (70° ou 80°) où l'on pénètre

après s'être nettoyé le corps, pour s'y réchauffer et y faire « passer le froid » (parfois pour y traiter ses rhumatismes) : il est de forme carrée, a 1,5 mètre de côté et 80 centimètres de profondeur. Puisque la chaudière l'avoisine et que les deux bassins sont toujours remplis d'eau très chaude, cette pièce est pleine de vapeur et ressemble donc à une étuve : c'est la « pièce chaude ».

(21) Les « *jinn-s* » constituent une race d'êtres subtils qui a sa place dans la cosmogonie islamique. On comprendra l'expression, ici, dans le sens d'être fantastique et démoniaque.

(22) Uumm Warda serait une femme renommée pour la longueur de ses cheveux ainsi que pour leur noir de jais.

(23) Le texte parle ici de « *burma* », mais il est évident qu'il s'agit du bassin à eau très chaude évoqué à la note 20, le terme « *burma* » désignant la chaudière elle-même, attenante à la « pièce chaude ».

(24) *Mṭahra* (litt. : lieu pour se purifier) : cabine particulière, loggia individuelle (1 mètre sur 1,2 mètre), avec un petit bassin et deux robinets, où certaines personnes peuvent se laver à leur aise.

(25) Cris de joie dont la technique d'émission peut varier suivant les régions et les habitants. Faut-il distinguer entre « *twalwil* » et « *tzeḡrit* » ? C'est ce dernier mot qui, ici, est employé. On se référera à « *Le twalwil et le tzeḡrit* », in *Bulletin d'Etudes Arabes*, 2^e année, N^o 8, mai-juin 1942, pp. 75-78.